

**« DE L'ACADEMIE DU VAR A L'ACADEMIE FRANCAISE:
JEAN AICARD ET TOULON »**

Conférence de Monique BROUSSAIS

suivie de l'intervention de Yves STALLONI « JEAN AICARD ECRIVAIN »



Il est 8 h du soir, nous sommes le 26 janvier 1870. La grande salle de l'hôtel de ville de Toulon est illuminée. Octave Teissier, président de la Société académique du Var, y accueille les membres éminents. Aujourd'hui est un jour exceptionnel: un jeune homme de vingt et un ans va prononcer son discours de réception. Elégant, de fière allure, d'une voix très particulière qui en fait « un lecteur étonnant et éblouissant », le jeune Jean Aicard se présente simplement « poète ». Sa toute première œuvre, *Les Jeunes croyances*, publiée à l'âge de dix-neuf ans, un essai plein de promesses dans lequel on sent déjà son amour pour la Provence, l'autorise à se définir ainsi: « Le poète honnête c'est l'homme habile dans l'art de rythmer l'expression de ses sentiments et de ses idées ». Lui, qui a « horreur des vers qui paraissent beaux et ne signifient rien, des vers retentissants et vides », lui qui ne sait pas encore que les siens lui permettront de devenir très populaire, parle avec aisance de la poésie des choses, de la poésie humaine et de la poésie sociale.

Nestor Noble, l'un des plus brillants avocats du barreau de Toulon, secrétaire de la Société académique, répond avec beaucoup d'enthousiasme à ce discours: « Vous êtes le poète de la jeunesse, le poète de l'amour, le poète de ce qui est honnête, le poète vrai [...]. Et bénissez, jeune poète, l'aurore qui luit à vos vingt ans et le jour qui se lève devant votre âge viril, bénissez-les de votre génie poétique... ». Nestor Noble connaît bien l'histoire de ce jeune Aicard qui a vu le jour à Toulon, rue de l'Ordonnance, en 1848, de mère inconnue, et qui a souffert d'être celui que certains traiteront de bâtard. En effet, il est né d'une union inavouable, issue d'un milieu libéral, communautaire et libertaire saint-simonien. Jean-François Aicard, son père, qui a déjà trois enfants de la célèbre féministe Pauline Roland, séduit Victoire André, l'épouse de son meilleur ami. Une mère belle mais souvent absente, un père intelligent mais à la vie mouvementée, qui meurt brutalement, font du petit Jean un orphelin de cinq ans. L'amour que déploieront ses grands-parents paternels et maternels puis, plus tard, sa demi-sœur Jacqueline André Lonclas ne lui fera jamais oublier ses premières souffrances. Sa véritable consolatrice sera la

nature. Dans son roman: *L'Âme d'un enfant*, paru en 1898, il écrit: « Chère nature, ma mère, tu sais aimer toi ! toi qui amuses les tout-petits avec tes bestioles et tes fleurettes, toi qui enchantes les amoureux au printemps, toi qui enfin nous berces un jour dans tes grands bras ouverts où les morts sont des bienheureux, revenus aux joies divines de l'inconscience [...]. Les arbres me consolent toujours, je sais qu'eux seuls sont des vivants sans malice, sans haine. Ils disent la sécurité de la joie. Ils ne peuvent parler de mort sans parler en même temps de métamorphose et de fleurs. »

« A travers les pleurs de l'averse
Le soleil de mars a souri ;
La sève court, le bourgeon perce,
Et l'amandier rose a fleuri.

Il a fleuri l'amandier rose !
Mais le ciel de mars s'est voilé ;
Et derrière la vitre close
J'ai pu voir l'amandier gelé.

A qui donc est ce qu'il ressemble?
On dirait un être vivant...
Une fleur, la dernière, y tremble,
Pâle et rose, éplorée au vent.

Et quand soudain le vent l'emporte,
J'ai senti comme il est glacé
Et que la fleur saignante et morte
Vient de quitter mon cœur blessé. »

Bien qu'étudier l'alphabet l'amuse fort peu, il faut que le petit Jean aille à l'école: un véritable pensum. Quelques souvenirs confus émaillent ses écrits: la voix d'une maîtresse d'école qui sonne doux au fond de son cœur, une croix d'honneur gagnée fièrement, des frères ignorantins portant d'inquiétantes robes noires, des leçons de travaux manuels qui ne lui déplurent pas, mais il faut qu'il étudie mieux encore. Et on l'envoie à Mâcon, au collège, au pays de la neige où il aura pour correspondant Lamartine, ami du nouveau compagnon de sa mère, Alexandre Mouttet, avoué au barreau de Toulon. Malgré les dimanches aux châteaux de Saint-Point ou de Montceau, malgré les attentions de Mme de Lamartine et la tendresse de ses levrettes, et malgré l'admiration qu'il voue au grand poète, Jean, âgé de dix ans, s'ennuie loin de sa Provence natale. Cependant, son travail scolaire est sérieux. Il excelle dans les matières littéraires, couronné par des prix reçus en fin d'année 1858. Sa famille, jugeant son éloignement douloureux, l'inscrit au lycée de Nîmes où il passera son baccalauréat.

Audacieux, il envoie à Guernesey un long poème à Victor Hugo qu'il admire. Ces quatre-vingt dix-neuf vers commencent ainsi:

« Je vous aime, exilé qui pleurez votre France
Je vous aime et vos chants me pénètrent le cœur
Je souris avec vous aux rêves de bonheur
Je pleure: je comprends votre sainte souffrance. »

Victor Hugo, touché par ce jeune homme de seize ans, lui écrit: « Vous avez bien fait de m'envoyer des vers. Ils sont émus et touchants [...]. On y sent la palpitation d'un jeune et noble esprit. Courage mon doux poète, adorez passionnément la justice et la liberté et aimez moi un peu. » La réponse à cette audacieuse initiative sera



s suivie d'une longue et affectueuse correspondance qui ne cessera qu'à la mort du grand écrivain. Pour ce jour douloureux, Jean Aicard sera convié à faire partie de la garde d'honneur entourant le célèbre défunt.

Fidèle, Victor Hugo avait transmis régulièrement au jeune poète des encouragements sincères et des critiques amicales qui lui permettront d'envisager avec confiance son avenir littéraire. Jacqueline André, sa demi-sœur, jeune veuve d'un officier de marine, Jean-Baptiste Lonclas, hérite de la bastide des Lauriers à La Garde. Elle se rapproche du jeune Jean auprès duquel elle jouera le rôle de mère, d'amie, de confidente. C'est à elle qu'il dédie en 1867 les *Jeunes croyances*.

Après trois années d'études de droit à Aix-en-Provence, il se dirige vers le journalisme et participe au concours de poésie organisé par la Société académique du Var. Il recevra une médaille d'argent pour cent cinquante-six alexandrins consacrés au dialogue entre le génie de la Paix et le génie de la Guerre. C'est soutenu par Alexandre Mouttet, alors secrétaire général, qu'il sera élu à notre Académie, au même âge que le poète-ouvrier Charles Poncy, vingt et un ans: un record qui, jusqu'à ce jour, n'a jamais été battu ! Plus tard, il fera partie des académies de Marseille et de Mâcon. En avril 1873, un concours régional est organisé par la ville de Toulon. Jean Aicard recevra une médaille d'or de l'Académie pour son poème sur Pierre Puget. A l'en-tête de ces vers consacrés à l'illustre sculpteur des atlantes (les fameuses cariatides chères au cœur des Toulonnais), Jean Aicard écrit: « A ma ville natale, Toulon, ces vers sont dédiés. ». A la suite de cette récompense, Victor Hugo lui fait parvenir ce petit mot: « Les villes vous donnent des médailles d'or. La solitude vous envoie un applaudissement ». Onze ans plus tard, Jean Aicard s'élèvera avec beaucoup de véhémence contre un projet qui aurait pu soustraire à Toulon les sculptures de Puget pour lesquelles il était prévu un exil au musée.



En octobre 1893, lors des grandes festivités organisées à l'occasion de la visite de l'escadre russe dans la rade, Jean Aicard fut convié à déclamer, devant l'amiral Avellan et de nombreuses personnalités, un long poème de bienvenue qui reçut une critique enthousiaste. Sur le Carré du port, en pleine lumière, le poète, qui n'était rien officiellement qu'une modeste gloire provençale, séduisit par sa voix timbrée, son éloquence qui rendait sa poésie vibrante et vivante. Un rapporteur anonyme conclut un long compte rendu par ces mots: « *L'ombre de nos drapeaux c'est la paix sur le monde: ce vers adressé à l'amiral russe était un*

message qui s'élevait bien au-delà des hurrahs fraternels qui n'avaient cessé de remplir la rade, le port et toute la ville. »

Ecrivain infatigable aux multiples facettes, chroniqueur, nouvelliste, dramaturge, critique, romancier et poète, Jean Aicard partage son temps entre Paris, où il loge successivement au 16, rue des Saints-Pères puis au 40, rue du Luxembourg, et la bastide des Lauriers à La Garde (il avoue ne pouvoir écrire que dans ce lieu où il aime recevoir ses amis). Des amis, il en aura beaucoup à commencer par le groupe turbulent des « Vilains bonshommes » immortalisé en 1872 par Fantin-Latour. Sur ce Coin de table, on reconnaît, côtoyant Jean Aicard, debout à gauche: Elzear Bonnier, Bleimond, et assis, Verlaine, Rimbaud, Vallade, d'Hervilly, Camille Pelletan. Introduit dans les milieux littéraires, fréquentant les salons, en particulier celui de Juliette Adam, il rencontre les célébrités artistiques, politiques, militaires et religieuses de son temps.



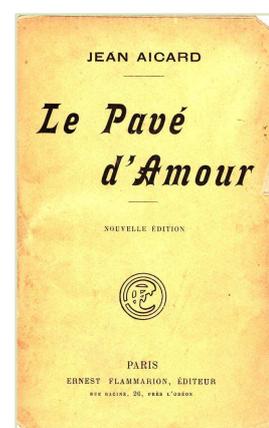
En classant l'énorme correspondance qu'il a reçue et que nous a confiée le docteur Calvet, neveu de Mgr Calvet, biographe de Jean Aicard, nous avons retrouvé des petits billets, des télégrammes, des cartes de visite, de longues missives amicales, affectueuses, émouvantes, signées par de grands noms, prouvant combien sa renommée était grande et combien il était apprécié.

Beaucoup d'entre eux seront reçus à La Garde: Mistral, Pierre Loti, Georges Hugo ou Michelet pour ne citer qu'eux. Avec lui, ils découvrent le Var qui offre deux mondes d'un côté la mer, de l'autre la forêt.

Jean Aicard apprécie les deux, les connaît bien et a su faire partager son attachement admiratif dans son ouvrage *Poèmes de Provence* édité en 1873 par Charpentier à Paris. Ces poèmes, qui ont paru tout d'abord dans la *Revue des deux Mondes* (livraison parisienne diffusée en plus de 15 000 exemplaires) ont été accueillis par une critique élogieuse dans une rubrique que la presse réservait à la poésie régionaliste. On trouve dans ses vers « le goût délicieux de la Patrie » En 1874, les *Poèmes de Provence* sont couronnés par l'Académie française. Jean Aicard n'avait à l'époque que vingt-six ans. Il entraîne le lecteur dans un voyage d'Arles à Toulon, lui fait découvrir les magnanarelles chères à son ami Mistral, la cueillette des olives, le battage à l'aire mais aussi les tambourinaires, l'aïoli, la bouille-abaisse, les traditions calendales. Le tout est accompagné par le chant des cigales auxquelles il réserve une impressionnante série de vingt-huit poèmes.

Son ami Flaubert le félicite et le conseille: « Et maintenant, mettez vous à une œuvre de longue haleine ». Encouragé, il publie en 1880, l'ouvrage *Miette et Noré* qui sera couronné par le prix Vitet, décerné par l'Académie française. Victor Hugo, bien qu'agé et fatigué, se déplacera pour soutenir cette candidature. Dans ce long poème d'amour, on retrouve encore « l'âme provençale ». Bien sûr, quelques opposants s'élèvent contre ce poète qui a fait partie de la société félibréenne *La Cigalo*, créée en 1876, réunissant les Provençaux de Paris, qui ne s'exprime qu'en français et semble renier la langue provençale. A ces attaques, Jean Aicard répondra: « Penser en provençal mais écrire en français en des vers qui à leur manière laissent deviner par transparence le genre des idiomes locaux [...]. Il m'a semblé que c'était la langue naturelle d'un poète qui veut raconter la Provence moderne. »

Amoureux de la Provence, Jean Aicard a une passion pour sa ville natale, Toulon. Il vibre avec cette ville, la défend, la soutient, la décrit: « Toulon, ville militaire qui nous envoie tous les matins des sonneries de clairon, des bruits d'artillerie [...]. La colline qui porte à son sommet comme une couronne le rempart d'une forteresse est formée de rochers bleuâtres entre lesquels poussent des pins verts et des chênes kermès [...]. De ces hauteurs, la ville de Toulon apparaît comme un vaste arsenal plein des rumeurs du travail et de la guerre. » Mais c'est surtout dans son roman *Le Pavé d'Amour*, paru en 1892, qu'il rend le plus bel hommage à sa ville natale. A la manière d'un chroniqueur ethnologue, il rend compte des grandes fêtes et manifestations qui s'y déroulent: la Fête-Dieu et ses marchandes de belles « ginesto » odorantes et lumineuses déversées sur le passage de la procession, une prise d'armes sur la place d'Italie, l'escadre de Toulon quittant les îles d'Hyères et rentrant dans la rade en simulant l'attaque et la prise de la ville, un concert de



la musique de la marine. Il n'oublie pas non plus les fêtes patronales au caractère rustique, leurs bals entourés d'arcs de verdure et de fleurs, la messe de minuit à l'église Saint-Pierre, une crèche vivante rue de l'Asperge. Toute cette vie dominée en plein ciel par la haute silhouette du Faron, « presque une montagne tout en roches grisâtres, bleutées, violacées sous les transparences jaunes de la lumière du soir, avec de grands plis sombres, verticaux ou obliques, creux de grands ravins plein d'ombre. »

Le Carré du port et son génie de la navigation, l'Alcazar, « ce théâtre de quartier où l'on cherche la lumière, le bruit et les gaîtés fausses des cervelles vides », l'Hôtel-Dieu « à l'odeur forte de maladie et de remèdes », dont il décrit la cour avec précision, ne lui font pas oublier les hommes et les femmes qui se côtoient dans ce Toulon qui n'est pas une ville riche: « A part un ou deux chefs d'usine qui travaillent pour la Marine et quelques rares négociants fournisseurs de l'arsenal, tout est petit commerce et employés. Le gros de la population est formé d'ouvriers de l'arsenal. Le reste, soldats et marins. Il y a une aristocratie: c'est l'officier de marine. L'officier de marine a raison d'être fier, il échappe par métier aux trivialités de la vie sédentaire, aux compromissions de la lutte sociale, à toutes les mesquineries de la vie bourgeoise. Les officiers sont une élite française. Aussi ont-ils la juste bienveillance des femmes [...]. A Toulon, épouser un officier de marine c'est le rêve de jeunes filles que les mamans, dit la légende, font tenir bien droites sur les places où ces messieurs se promènent de préférence au jardin de la ville ou le soir sur le Champ de Bataille, dans l'allée des cafés. »

Jean Aicard n'oublie pas les petites gens, la population ouvrière réveillée en sursaut par le coup de canon du port: « Dans toute la ville roulait un piétinement étouffé. Une foule de cinq à six mille ouvriers [...] coulait, muette, vers la porte de l'arsenal. Fourmilière en marche, sans voix, dont le bruit monotone, par l'uniformité continue équivalait à du silence. Ils ne parlaient guère ou pas du tout, agitant en eux les préoccupations de la veille, celles du jour, un souci d'intérieur, maladie de femme ou d'enfant, terme à payer, manque d'argent [...]. Et ils allaient ainsi, par la pente de la nécessité et de l'habitude, aux chantiers pour fabriquer, ouvriers de détail, les cordages, les clous, les bois qui servent à faire les gros navires et les formidables escadres. »

Quant aux femmes, Jean Aicard choisit de décrire tout d'abord la curieuse corporation des femmes poissonnières et leur lieu de vie dont il dit que c'est « un monument, un temple à elles, qu'elles habitent. Elles vont là, comme les députés à la Chambre, pour travailler, parler et s'injurier [...]. C'est à la Poissonnerie que se tiennent les grandes assises populaires de l'opinion toulonnaise en ce qui concerne du moins les événements de la ville, ou des environs, qui ont un caractère passionnel... ». Il évoque les tables massives usées par le temps où s'étaient les poissons colorés, où grouillent les crustacés et où s'empilent les coquillages. Le tout, dominé par une forte odeur de mer qui enivre ce « milieu vivant de la vieille cité », est entouré par les maisons vieilles, hautes, populeuses enserrant au plus bas les plus anciennes boutiques de la ville qui s'étaient dans les rues d'alentour portant des noms à caractère: rues des Marchands, des Boucheries, des Bonnetières, des Chaudronniers... Mais il n'oublie pas que le Pavé d'Amour est le nom d'une spacieuse et vieille rue qui aboutit au quartier réservé. C'est aussi le nom d'une petite place, seuil du Chapeau-Rouge: « Le caractère très saisissant du Chapeau-Rouge, c'est que la prostitution y grouille en pleine rue. Des femmes vêtues d'oripeaux voyants, avec des jupes courtes et fendues, se faisaient voir au seuil des maisons [...]. Quelques-unes étaient attablées avec des hommes dans des boutiques ouvertes, basses, étroites [...]. Ça et là résonnaient des fredons de guitares, des tressautements cuivrés de tambours de basque [...]. On ne savait plus si on était en Hollande ou à Tunis ou à Gênes, tant se mêlaient les dialectes et les airs nationaux les plus différents. Rien qu'à voir la joie de ces rues, on devinait que l'escadre était à Toulon. L'escadre était la vie du petit commerce toulonnais, mais surtout la vie du Chapeau-Rouge. »

Toulon si bien décrite, ingrate ville natale, ne saura pas rendre à l'écrivain l'hommage que certains souhaitaient. En 1926, une véritable bataille alimenta les chroniques des journaux locaux. Des articles à la fois poétiques, philosophiques et violents s'opposent, se déchaînent pendant de longs mois tout simplement pour attribuer le nom de Jean-Aicard au lycée de la ville où il n'a jamais été élève, mais où il présida des remises de prix

et où il fut élu président de l'A ! Finalement, c'est la ville d'Hyères qui donnera son nom à son lycée suivie par sept écoles élémentaires varoises: une bonne façon de rendre un hommage mérité à Jean Aicard qui vouait une admiration particulière aux maîtres d'école, à ces hussards noirs qui se sont investis corps et âme pour mettre en place l'École de la République chère à ses amis Jules Ferry, Ferdinand Buisson, Ernest Lavisse, Victor Hugo, et bien d'autres.

Sur leurs instances, Jean Aicard paraît dans de nombreux manuels scolaires, ce qui confirme sa popularité. Les écoliers le lisent, le récitent, étudient ses textes et ses belles leçons de morale. Nous avons eu la chance de rencontrer des témoins de cet épisode de vie du poète, des grands-pères et des grands-mères qui nous ont récité avec émotion et sans défaillance des textes appris par cœur pour passer le fameux certificat d'études. Certains nous ont raconté les visites que Jean Aicard effectuait dans les écoles voisines de ses lieux de vie, La Garde et, plus tard, Solliès-Ville. Il y était accueilli avec respect par des maîtres et des élèves heureux de recevoir « monsieur Jean Aicard, le monsieur qui écrivait dans les livres ». Simplement, il s'asseyait au milieu des enfants et avait pour habitude de leur donner de belles leçons de diction ou de morale qu'ils n'ont jamais oubliées. Il ne repartait pas sans laisser un souvenir: un de ses derniers ouvrages, de belles images ou une fleur cueillie sur le chemin.

Notre collègue académicien Gabriel Jauffret nous a appris récemment que son grand-père, Jean Baptiste Purjarnisclé, directeur de l'école située place Leconte à Toulon, puis du Mourillon, était un ami intime de Jean Aicard. M. Jauffret a retrouvé un petit billet manuscrit dans lequel Jean Aicard sollicitait son ami pour corriger les

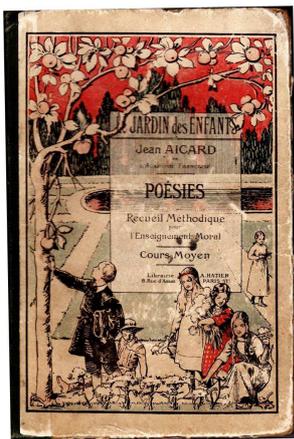
épreuves du *Père Lebonnard*, pièce de théâtre publiée en 1889, consacrée au grand-père de l'écrivain et qui, traduite en plusieurs langues, a été jouée par les plus grands comédiens. Un article signé par Emile Recordier nous apprend que: « C'est à ce maître d'école que le poète se confiait quand il revenait de Paris, harassé [...]. Il y avait dès la gare M. Purjarnisclé, sa barbe rousse et sa verve, sa verve qui d'un jet transformait le poète, le remettait au ton, le rendait à sa destinée et lui rythmait une marche au son du galoubet ». Nommé à ses débuts aux Mayons, un village des Maures qu'affectionnait Jean Aicard, cet instituteur a servi certainement de modèle dans le roman *Arlette des Mayons* paru en 1917. « M. Augias a été instituteur [...]. Il aimait passionnément sa fonction dont il a gardé une haute idée. Il lit beaucoup, il apprend tous les jours. C'est un philosophe. Aujourd'hui, sans faire mauvais ménage avec le curé, M. Augias est devenu, étant de bon conseil, quelque chose comme le recteur laïque du pays, qui s'en trouve bien... Ce qu'il avait en lui de meilleur c'était son bon sens clair... »

Autre anecdote: Jean Aicard, trop âgé pour être mobilisé lors de la Grande Guerre a écrit de nombreux textes patriotiques et un poème fort émouvant destiné aux petits élèves de son ami Edouard Restègue, l'instituteur de Rougiers, tué sur le front en 1916.

« Et là-bas au bord de la Somme
Tu tombas ô mort triomphant
Jeune père, brave jeune homme
Pour sauver l'école et l'enfant. »

Il s'est aussi attaché à l'enfance malheureuse, se rendant souvent dans les institutions toulonnaises recueillant des orphelins ou de jeunes handicapés. On pouvait le rencontrer à l'institut de la Providence du Pont de Bois ou à l'institut municipal des sourds et muets situé dans le quartier Brunet, ou bien encore soutenant les actions de l'association intitulée Protection de l'enfance maltraitée ou moralement abandonnée.

Passionné par sa région, sa ville natale, il n'en est pas pour autant homme et attiré par la gent féminine. Il réserve beaucoup de ses écrits aux femmes de sa vie: celles de sa famille, sa mère fugitive, sa grand-mère, sa tante, sa soeur aimante et très proche, mais aussi à des femmes troublantes rencontrées au hasard de ses nombreux voyages:



« O ! Kheïra, ma belle, ô beauté sans égal...

.....
Que loin de toi je n'ai de repos nulle part.
Tout heureux que je suis, ton souvenir me ronge ;
J'ai soif de ta beauté que je revois en songe,
Comme la caravane en feu, dans le désert,
Ayant soif d'ombre et d'eau, rêve un mirage vert. »

Il croisera aussi des femmes pleines de charme, hélas inaccessibles: un jour de décembre 1885, il est entraîné par un ami à Seillans ; au détour d'un chemin bordé de champs de jasmin, de roses et de violettes, ils sont accueillis par la jeune marquise Jeanne de Rostaing qui dirige une parfumerie. Jean Aicard écrit le soir même de cette rencontre:

« [...]
Le voyageur repart avec le jour
Emportant dans son cœur tout plein d'une heure brève
Une réalité plus flottante qu'un rêve
Un regret infini plus fécond que l'amour. »

Jean Aicard, tombé sous le charme, s'empresse d'écrire au préfet afin de solliciter pour l'envoûtante marquise le ruban du Mérite agricole !: « La première distinction qui serait donnée à une femme et mon opinion c'est qu'il serait piquant et fort beau de donner la première à une marquise qui travaille. La République est femme, Monsieur le Préfet qu'en dites-vous? » Jean Aicard n'est pas le seul à être touché par cette charmeuse. Son vieil ami Alphonse Karr, le jardinier de Saint Raphaël, en est éperdument amoureux bien qu'elle ait quarante ans de moins que lui. Jeanne mettra fin à tous les espoirs en épousant le vicomte de Savigny de Moncorps, l'ami qui avait entraîné, un jour de décembre, Jean Aicard sur le chemin de Seillans !

D'autres femmes excessives ou instables ont été aussi la source de conflit et de douleur. Nous ne pouvons occulter ses rapports et la correspondance parfois tumultueuse qu'il eut avec Sarah Bernhardt qui joua à Orange, pour son « cher ami Jean », *La Légende du cœur*. Cette pièce dramatique fut présentée le 28 septembre 1903 devant un parterre de plus de 10 000 spectateurs, sous un ciel d'orage tragique, qui s'illumina d'éclairs comme s'il comprenait que ce drame chevaleresque décrivant la mise à mort d'un jeune troubadour par un mari jaloux qui sert son cœur sous l'aspect d'un plat savoureux à sa femme infidèle, comme si ce ciel comprenait que cette *Légende du cœur* répondait aux souffrances de son auteur. Jean Aicard admire et aime cette femme de caractère, exigeante qui lui écrit un jour: « J'ai 62 ans passés [...] donc je veux qu'on m'obéisse [...]. Ne t'en va pas Aicard, je t'en supplie, car me lâcher serait un grand pêché. » Et enfin nous n'oublierons pas la jeune Violette. Jean, à 46 ans, rencontre à Paris Violette, fille d'un physicien genevois de renom. Elle n'a que 17 ans. Jean est séduit par cette jeunesse frivole qui se définit comme « une damnée qui apporte le désespoir et la souffrance » et qui déclare aimer le badinage mais lui donner « une affection vraie ». De cette liaison naîtra en 1898, à Carqueiranne, Jacques Michel Raymond Jean Aicard. Violette a 21 ans, Jean 50. Peu à peu, la passion est remplacée par une « pitié affectueuse » chez la jeune femme et une jalousie mêlée de doute et de soupçon chez l'écrivain qui un jour a déclaré: « Le secret des maternités n'est qu'aux mères ». Il en veut à cette femme qui, « calculatrice et froide », s'y est bien prise pour devenir sa maîtresse et fort mal prise pour devenir son épouse. Jean s'en détache et rencontre fort peu ce fils dont certains murmurent qu'il n'en est pas le père ! S'ensuivent des échanges acerbes, cyniques sous couvert de la législation parentale de l'époque. Jean Aicard avoue être « accablé de tant d'outrages que le souvenir en est une barrière infranchissable entre elle et moi et que ce souvenir m'obsède en présence de l'enfant ». A la mort de son père, Jacques a vingt-trois ans. Il refusera l'héritage qu'il lui lègue en valeurs et rentes pour la moitié de ses biens. Devenu ornithologue aux salins de Giraud en Camargue, Jacques Aicard, marié, sans enfant, décèdera en 1969.

Jean Aicard est aussi un grand voyageur. De Hollande, de Tchécoslovaquie, de Suisse, du Maghreb, il rapporte de nombreuses impressions. En septembre 1877, il représente notre Académie aux fêtes du 4^{ème} centenaire de Michel-Ange à Florence. Dans un texte de dix-huit feuillets, conservé dans nos archives, en partie manuscrit et agrémenté d'articles de presse, il rend compte de sa mission. Il y décrit superbement les paysages florentins et les banquets organisés en l'honneur des participants venus d'Europe et d'Amérique du Nord. Il sera convié à porter un toast au nom des journaux parisiens et de notre société académique. Sur les instances du président du banquet, il lit un poème dédié à Michel-Ange et participe à la séance extraordinaire des académies et des Beaux-arts dans une salle de la galerie des Uffizi. Il rapportera de ces manifestations des souvenirs offerts par le comité: bibliographie, album de dessin et médaille de bronze à l'effigie de Michel-Ange sur laquelle est gravée la fameuse devise: « Plus que mortel, ange divin. » Il avoue cependant que « les souvenirs de papier ou de bronze ne sont rien à côté des témoignages de sympathie reçus non pas envers moi, Messieurs, mais envers vous, mais envers nous, Français. »

Jean Aicard sera aussi invité en mars 1910, à l'inauguration du Musée océanographique de Monaco, par Son Altesse le prince Albert 1^{er}. Il est fort possible que le prince Albert et Jean Aicard se soient rencontrés en chassant la bécasse dans les Maures. Tous deux, fines gâchettes, parcouraient la forêt, des Mayons à Bormes. En tout cas Jean Aicard participera aux grandes fêtes organisées à Monaco et un de ses poèmes demandé par le prince et intitulé *La Nef triomphale* sera interprété au cours de cette inauguration sur une musique de son ami Massenet.

Sa notoriété fait que de nombreux auteurs et maisons d'édition le sollicitent pour écrire des préfaces. Nous citerons entre autres celles qui figurent en tête de la précieuse série *Les Beaux voyages*, publiée en 1913 par les Arts graphiques de Vincennes ou dans le petit bulletin régional *Les Férigoulettes* créé par son ami Alexandre Paul, apparenté à notre collègue M. Joubert.

A l'Académie du Var, Jean fréquentera de nombreux collègues qui, séduits par ses écrits, charmés par son éloquence, sa simplicité et sa bonté demeureront des amis fidèles partageant ses joies, ses grands bonheurs mais aussi ses grandes peines. Nous ne citerons que deux d'entre eux: François Armagnin et Eugène Silvain. François Armagnin, appelé affectueusement par Mistral « le poète de l'amour », sera toujours présent à ses côtés. Il fréquentera longtemps après la mort de Jean Aicard, Solliès-Ville et la Bastide des Lauriers-Roses.

« Ne s'étant pas figée au cœur glacé des marbres,
L'âme de Jean Aicard survole, ici les arbres,
Dans le parfum exquis des mimosas en fleurs. »

A son autre ami, le comédien Eugène Silvain, Jean Aicard confie le rôle principal dans sa pièce *Forbin de Solliès ou le Testament du Roi René*. Cette pièce fut jouée en 1920, sur les ruines du château des Forbin à Solliès-Ville par la Comédie-Française devant un parterre d'élégantes personnalités, mais aussi devant les paysans de Solliès. Ils étaient heureux de participer au triomphe de celui qu'ils avaient voulu pour maire et fiers de voir leur petite cité honorée. Jean Aicard n'a jamais su que, grâce à lui, la haute et vieille ville, mère de Solliès-Pont, Solliès-Toucas et autrefois Solliès-Farlède, prendrait un véritable essor culturel. De nombreux artistes continuent à découvrir et à valoriser « ces vieux toits mordorés blottis autour de leur église » comme les avait si bien décrits celui qui avait choisi de vivre là-haut la fin de sa vie. En effet, lors d'un séjour à Paris, deux ans après son élection à la tête de cette commune, Jean Aicard décède en mai 1921.

Une grand-mère évoquant la pièce citée plus haut, alors que, jeune figurante, elle côtoyait un acteur débutant nommé Pierre Fresnay, m'a confié un jour: « Qu'il était beau, Monsieur Jean Aicard dans son bel habit d'académicien ». Académicien, Jean Aicard l'était devenu en avril 1909, une année après la publication de *Maurin des Maures*, le héros provençal qui restera pour beaucoup le seul titre connu de l'écrivain populaire oublié. Cette

élection n'avait pas été facile. Après plusieurs échecs essayés contre Barrès, le marquis de Ségur et Henri Poincaré, et grâce à l'appui de ses amis convaincus par Pierre Loti, Jean Aicard est élu au siège n° 10, occupé précédemment par un autre poète régionaliste, ami des enfants comme lui, François Coppée. Il succède ainsi à six académiciens du Var qui furent aussi accueillis sous la Coupole: Reynouard et Viennet, pères fondateurs de notre compagnie, le linguiste Ampère, les poètes de Laprade et Autran et le député Emile Ollivier. Après lui, bien plus tard seront élus les membres Pierre Emmanuel, poète, et André Roussin, homme de théâtre.

Le 23 décembre 1909, Jean Aicard franchira la porte de l'Institut avec dans l'esprit sa Provence aimée afin de prononcer son discours de réception et d'écouter la réponse de son ami Pierre Loti. Récemment, à l'occasion de la Conférence des académies qui s'est déroulée en octobre à Paris, nous avons refait le chemin qu'à parcouru Jean Aicard au sein de l'Institut. Après avoir traversé les salons d'accueil, nous avons eu la chance de pouvoir franchir la porte Louis-Philippe permettant de pénétrer dans la salle où se réunissent les quarante immortels et nous avons fait un arrêt au pied du petit tabernacle où Jean Aicard a été conduit et qui a été ouvert devant lui afin qu'il se souvienne qu'être immortel ne donne pas l'immortalité ! De belle allure, Jean Aicard portait son habit avec élégance et surtout avec beaucoup de fierté, l'épée ornée de cigales qui lui avait été offerte par les anciens élèves du lycée de Toulon. De retour de Paris, le nouvel académicien a été dignement fêté. La ville de Toulon lui remit une paire de chandeliers d'argent conservés à l'Oustaou de Maurin des Maures à Solliès-Ville. La Garde l'accueillit dans sa bastide des Lauriers-Roses en musique avec discours et arc de triomphe, mais c'est à Louis Henseling, le journaliste varois, que nous confions le soin de conclure notre propos. Après son élection, Jean Aicard souhaita inviter quelques amis dans son domicile parisien. Il fallait qu'il les retrouve en toute simplicité. Henseling témoigne: « Aicard était là entouré d'amis et de souvenirs ;des télégrammes ne cessent d'arriver, ils semblent apporter sur leur papier azuré un peu du ciel de là-bas. Des roses sourient dans un vase qu'offrit Gallé, sous un lumineux tableau de Montanard. A la garde de l'épée et sur le plat d'argent de St-Raphaël, des cigales sont prêtes à chanter et s'il n'y a pas de soleil au ciel embrumé de Paris, il y en a plein le cœur du poète ».



Bibliographie

Bulletin de l'Académie du Var, 1927, p. 37-38 (article du Dr Mourron) ;1880 (discours de réception de Jean Aicard et réponse d'Ernest Noble).

Petit-Var, mai - juin 1926.

Aicard, Jean. - *Poèmes de Provence*. - Paris: Lemerre, 1874.

Aicard, Jean. - *Au Bord du désert*. - Paris: Lemerre, 1888.

Aicard, Jean. - *Le Pavé d'amour*. - Paris: Ollendorff, 1892.

Aicard, Jean. - *L'Âme d'un enfant*. - Paris: Flammarion, 1898.

Aicard, Jean. - *Le Jardin des enfants: Recueil méthodique pour l'enseignement de la morale*. - Paris: Hatier, 1912.

Aicard, Jean. - *Arlette des Mayons: Roman de la terre et de l'école*. - Paris: Flammarion, 1917.

Armagnin, François. - *Les Dessus de mon Panier*.

Sourires du Haut-Var. Marijo Cliché-Aubin. 1999. T. A. C. Motifs.

Les Amis de Jean Aicard. - *Présence de Jean Aicard 1848/1998*. - Toulon: ALAMO, 1998.

Les Amis de Jean Aicard. - *Jean Aicard, notre ami*. - La Valette-du-Var: La Valettoise, 2004.

JEAN AICARD ECRIVAIN

Intervention de Yves STALLONI

Avec beaucoup de talent et une chaleureuse empathie, notre amie Monique Broussais vient de ressusciter la remarquable personnalité de Jean Aicard. Mon intention n'est pas de corriger ou de compléter ce qu'elle a dit de façon brillante, simplement d'aborder la dimension littéraire de notre auteur. Car, à la différence de notre collègue, je n'ai aucune intime familiarité avec l'écrivain toulonnais qui, il y a tout juste cent ans, était admis sous la Coupole. Jusqu'à un passé récent, je n'avais même rien lu de Jean Aicard, alors que j'ai utilisé ma vie professionnelle à fréquenter les auteurs du patrimoine français, à commenter et à faire connaître leur œuvre. Cette ignorance, que je confesse aujourd'hui avec un peu de honte, a d'abord l'avantage de me mettre à l'abri de l'admiration de commande que tout Varois est tenu d'accorder à l'auteur de *Maurin des Maures*. Elle m'autorise aussi à poser sur notre auteur un regard neuf, non prévenu et pour tout dire naïf. Les remarques qui suivent ne seront donc pas un jugement de valeur personnel, mais le résultat d'une observation, la plus objective possible, de la situation littéraire d'Aicard. En effet, au-delà de mon cas personnel, sans intérêt particulier, cette méconnaissance d'un écrivain chaleureusement célébré en Provence et en particulier dans le Var, de La Garde à Bormes-les-Mimosas ou à Solliès-Ville, sans oublier Toulon où il vit le jour, invite à poser la question de la vraie place de Jean Aicard dans la littérature et, donc corrélativement, de la qualité et de la survie de sa production.

Or cette place, j'ai une certaine tristesse à le reconnaître, est quasi inexistante. Jean Aicard est pratiquement absent de notre histoire littéraire. Si je consulte les manuels ou les précis de littérature en usage dans les lycées ou à l'université, et postérieurs à la seconde guerre mondiale, ce qui représente environ deux générations, je suis bien forcé de remarquer que pas un ne fait mention du seul vrai Toulonnais à avoir été admis à l'Académie française (Ferdinand Brunetière, qui revêtit lui aussi l'habit vert, ne doit qu'au hasard sa naissance toulonnaise). Jean Aicard semble n'avoir laissé aucune trace dans les ouvrages chargés de perpétuer le fonds commun du savoir en matière littéraire. Le *Grand dictionnaire des littératures de langue française* en quatre volumes de chez Bordas, lui consacre une notice de vingt-huit lignes, dont la moitié s'applique à *Maurin des Maures*, alors que Rimbaud, ce contemporain qui ne donna que quatre ans de sa vie à la littérature, en compte près de cinquante fois plus. Non seulement Aicard rejoint dans l'oubli une cohorte d'auteurs passés de mode tels Sully Prudhomme, François Coppée, Ernest Pérochon ou Paul Géraudy, mais, à la différence de ces quelques noms choisis parmi d'autres, il n'est même jamais cité dans les ouvrages spécialisés. Quant aux autres critères permettant d'évaluer le statut littéraire d'un écrivain, ils confirment cette absence: pas d'étude critique d'envergure sur Jean Aicard, pas de travaux universitaires publiés, pas de rééditions récentes permettant de rendre ses livres accessibles au grand public, pas d'inscription aux programmes des études supérieures de lettres, khâgne, licence, capes, agrégation où figurent parfois, pourtant, des auteurs de second rayon comme Boaistuau, Hamilton, Murger ou Koltès.

Et cependant, cet oublié des lettres a connu, de son vivant, une incontestable notoriété populaire et une large reconnaissance de ses pairs. Le premier fait est vérifié par l'extraordinaire diffusion de sa poésie, inscrite dans beaucoup de mémoires – et tout spécialement celle des enfants qui l'ont lu et appris par cœur à l'école primaire. Par l'importance de ses tirages aussi, toujours très honorables ; par l'accueil bienveillant qu'ont reçu ses diverses œuvres, qu'elles soient poétiques, dramatiques ou narratives, régulièrement recensées – et souvent encensées – par la critique littéraire du temps. Les colonnes des journaux lui étaient ouvertes, les éditeurs précédaient ses désirs de publication, son talent oratoire mobilisait les foules. Par ailleurs, le milieu littéraire et artistique l'a accepté et fêté dès ses débuts parisiens. En 1872, il a 24 ans, il figure sur le fameux tableau de Fantin-Latour *Un Coin de table*, où il apparaît aux côtés de Verlaine et de Rimbaud. Il a entretenu une correspondance amicale et fournie avec Victor Hugo qui l'invite plusieurs fois à sa table ; il a été l'intime de Michelet et de Loti et le familier de tous les écrivains du temps, de Daudet à Zola. Ses pièces sont montées par la Comédie-Française et

Sarah Bernhard comme Mounet-Sully le considèrent avec respect et estime. L'Académie française couronne par quatre fois ses recueils avant de lui offrir un fauteuil. On doit mentionner aussi sa prodigieuse fécondité, quinze volumes de vers, quatorze pièces de théâtre, dix romans et d'innombrables articles, essais, préfaces. Et de tout cela, de cette vie consacrée à l'écriture, il ne reste pratiquement rien dans la mémoire nationale et il nous faut remercier les zélés de l'association *Les Amis de Jean Aicard*, qui tentent, légitimement, de sauver de l'oubli une œuvre quantitativement abondante et qualitativement attachante.

On pourrait s'autoriser du cas de Jean Aicard pour illustrer le thème, relativement banal, de l'éphémérité de la gloire ou de l'ingratitude de la postérité. J'ai préféré, pour ma part, tenter de comprendre ce revers de fortune à partir de deux questions qui, finalement, n'en font qu'une: sur quoi a reposé le succès, indiscutable et mesurable, de Jean Aicard à son époque ;quelles raisons permettent d'expliquer son apparent oubli actuel?

Pour aller vite, car le temps m'est compté, je m'efforcerai d'avancer une réponse à partir de trois qualités qui, paradoxalement, ont pu le desservir: il est poète, il est un écrivain régionaliste, il est un auteur populaire.

En premier lieu, excusez-moi de commencer par un truisme, Jean Aicard fut poète. Il a certes écrit, nous l'avons vu, des romans, des œuvres dramatiques, mais c'est par la poésie qu'il entre en littérature, ses pièces de théâtre sont rédigées en alexandrins, c'est l'étiquette de poète qu'il revendique dans sa correspondance, c'est aux vers qu'il revient tout au cours de sa vie. Or le poète, dans le dernier tiers du XIX^e siècle est, non plus tout à fait un notable ou un guide, comme au temps du Romantisme, mais encore un être considéré et un acteur important de la vie culturelle. Surtout quand il se regroupe avec quelques confrères pour former une école, un courant ou un groupe, certains reconnus, comme les Décadents ou les Symbolistes, d'autres plus folkloriques comme les Hirsutes, les Hydropathes, les Jemenfouistes, les Fumistes ou les Zutistes. Notre poète toulonnais, un temps, s'affichera avec les Vilains bonshommes, qui ne formaient pas, à proprement parler, une école, plutôt un groupe de jeunes artistes dissidents et espiègles. En ces années favorables aux rimeurs, la poésie se publie aisément, se vend (un peu moins facilement), se lit, se cite, est récompensée par de nombreux prix. Jean Aicard a bénéficié de cette faveur générale et, sans s'affilier à une chapelle, a su tracer sa route et trouver son public. De cette effervescence poétique, il ne reste pas grand-chose aujourd'hui. La poésie est devenue chose confidentielle, voire honteuse, qui n'intéresse plus les éditeurs ni guère davantage les lecteurs. La pratique des vers est jugée anachronique, décalée, vaguement stérile. Quelques grands noms du passé subsistent, mais plus au titre de référence de prestige que de fréquentation assidue. Aicard, éclipsé par les stars du verbe ou les prophètes de la modernité, a sombré, comme maints de ses contemporains, dans l'anonymat ou l'oubli.

D'autant que sa poésie, plaisante, rythmée, élégante ne possédait aucune originalité majeure lui permettant de s'imposer à la postérité. Versificateur virtuose, créateur habile, Jean Aicard utilise une métrique sage, régulière sans innovation ni audace, plus proche de Lamartine, son parrain littéraire, que de Mallarmé, de six ans son aîné ou de Rimbaud, de six ans son cadet. Sa thématique est empruntée à la vie de tous les jours, conventionnelle et simple, s'attachant surtout à rendre le monde, comme dans *Poèmes de Provence* son premier recueil de quarante-vingt-un poèmes dont vingt-six sont consacrés à la cigale quand d'autres célèbrent les tambourinaires, les pins, les canisses, le mistral ou la bouille-abaisse. Inspiration rassurante et familière que l'on retrouve encore plus accentuée dans les recueils destinés à la jeunesse où sont exaltés les bons sentiments, comme dans *Le Jardin des enfants* ou *Le Livre des petits*. Même dans *Au Bord du désert*, un de ses recueils les plus originaux dans lequel figure la courageuse « Pétition de l'Arabe », les clichés exotiques n'arrivent pas à troubler la jolie musique de l'alexandrin ou de l'octosyllabe. Il y faudrait la fougue brutale d'un Hugo, l'ironie tendre d'un Verlaine, la fantaisie dérangeante d'un Laforgue. Au total, cette poésie plaît, parce qu'elle est accomplie et soignée. Elle flatte l'oreille et réjouit le cœur. Elle ne marque pas les esprits.

Une autre raison du succès de Jean Aicard, la célébration du pays natal, peut être également retenue comme une explication de son éclipse. Il est généralement convenu, en effet, d'attribuer au résident des *Lauriers-Roses* l'étiquette d'écrivain régionaliste – en l'occurrence de la Provence –, mais cette qualité peut, *a posteriori*, être perçue de façon dépréciative. Rappelons brièvement quelques traces de cette inspiration méridionale: *Miette et Noré*, « roman rustique, épopée paysanne » selon l'auteur lui-même, se passe en Provence, de même que *Roi de Camargue*, son premier roman, *Diamant noir*, roman de 1895, qui a pour cadre Cavalaire, ou encore *Gaspard de Besse*, construit autour d'un héros varois, de même encore que les œuvres consacrées au Roi René ou à Forbin de Solliès, sans oublier, bien évidemment, les *Poèmes de Provence*, déjà cités, et surtout la fameuse fresque drolatique *Maurin des Maures*. Le public de la Troisième République avait des raisons de se montrer particulièrement réceptif à des œuvres qui chantaient les vertus du terroir. C'est ainsi qu'il accorda ses faveurs à André Theuriot, le chantre de la Lorraine, à François Fabié, celui du Rouergue, à Auguste Brizeux peintre de la Bretagne, à Eugène Le Roy inspiré par le Périgord, et bien d'autres. Mais les temps ont changé. La mobilité géographique, le brassage des populations, le tourisme de masse et le développement des médias ont atténué la curiosité pour les particularismes régionaux – qui eux-mêmes, d'ailleurs, ont tendu à s'effacer. La Provence en particulier, devenue le lieu d'élection privilégié des vacanciers, a perdu de son exotisme et de son mystère, ses mœurs jugées jadis étranges, imprévisibles, un peu italiennes par leur éclat ou leur violence, n'ont plus rien d'inédit ou d'inquiétant pour des lecteurs nés au nord de Valence et toutefois familiers avec le Midi du soleil et du pastis.

Antoine Albalat, lui-même Provençal, écrivait en 1898: « Oui Jean Aicard, c'est l'âme de la Provence¹ ». Pierre Loti, dans sa réponse au discours de réception à l'Académie française insiste aussi sur cette particularité: « Le titre de régionaliste vous sied plus qu'à personne, et je le trouve d'ailleurs fort beau car la lumineuse, et vive, et fine Provence, c'est vous qui, réellement, nous l'avez donnée² ». Quant à Jean Calvet qui, la même année, consacre à notre écrivain un portrait littéraire augmenté d'une anthologie, il ouvre son livre sur la même évidence: « Jean Aicard est avant tout le poète de la Provence ; c'est là son premier titre à l'attention de la France, et le meilleur³. » Avant d'enchaîner sur une explication historique qu'il nous faut retenir: « Après 1870, les provinces françaises, comme une famille frappée par un deuil récent, renonçant à leurs préoccupations locales, se resserrèrent autour de la mère patrie, pour l'aimer mieux et la servir mieux⁴. » Ce sentiment patriotique conjoncturel a pu jouer en faveur d'Aicard qui n'hésite pas à le cultiver comme dans le poème liminaire de son premier recueil, *Poèmes de Provence*, qui s'ouvre sur une grandiloquente « Dédicace à la France » dont voici deux vers qui n'ajoutent rien à la gloire de notre poète:

« Je t'aime ô mon pays tout entier, sol gaulois,
Dans tes cités, dans ton langage et dans tes lois, [...] »

Pas plus inspirés sont les alexandrins qui, à la fin de la strophe, signalent la préférence du poète:

« Mais j'ai pour la Provence au ciel bleu la tendresse
Qu'on a pour l'Italie et qu'on a pour la Grèce. »

En se présentant comme le poète d'une région précise, mal connue, pleine d'agrément et de pittoresque, Jean Aicard s'assurait un succès de circonstance, mais limitait, dans le même mouvement, l'étendue temporelle et même spatiale, de son rayonnement. On ne fait pas de Lamartine le poète de la Bourgogne, de George Sand la romancière du Berry ou de Balzac celui de la Touraine, de Colette la narratrice de la Puisaye, de Mauriac un simple écrivain de Guyenne, même si ces différents auteurs ont aimé à célébrer leurs régions respectives. La spécialisation géographique devient vite, en littérature, une caractéristique réductrice. Pour gagner un statut national, il faut, à l'écrivain de terroir, une hauteur de vue, une profondeur, une imagination visionnaire, une

¹ *La Nouvelle revue*, septembre-octobre 1898. Cité par Muréna, Roger.- « Maurin le Provençal ».- *Sur les pas de Maurin des Maures*.- Toulon : Les Amis de Jean Aicard : 2008, p.38.

² « Réponse au discours de réception ».- *Annales politiques et littéraires*, n°1383, 1909 26 décembre, p. 616.

³ Jean Calvet.- *La Poésie de Jean Aicard*.- Paris : Hatier, 1909, p. 19.

⁴ *Ibid.*

envergure qui impose durablement sa marque et déborde la détermination locale. La Provence de Giono, sombre, rude, tragique, celle de Bosco, mystérieuse et souriante, celle de Char, hermétique et chaleureuse, celle de Pagnol même, suffisamment colorée pour donner naissance à une mythologie, ont supplanté celle du poète toulonnais dans laquelle on se contente de trouver, non sans plaisir, le charme gentiment désuet d'une carte postale jaunie envoyée par un cousin lyrique.

Ce qui me conduit à ma troisième hypothèse pour expliquer l'oubli relatif de Jean Aicard: son statut d'écrivain populaire. Je partirai encore du père Jean Calvet, le bienveillant biographe: « Cette œuvre saine et haute, écrit-il, est populaire au sens positif du mot, à cause de la simplicité de l'art et de la pureté des idées morales⁵. » Arrêtons-nous d'abord sur le dernier élément de la phrase: « la pureté des idées morales ». Ce jugement nous renvoie à une autre étiquette souvent attribuée à Jean Aicard, celle d'écrivain idéaliste. Pour lui, le mal absolu n'existe pas et il ne faut jamais désespérer de l'homme car on doit voir « *Dieu dans l'homme* », comme le dit le titre d'un de ses recueils. Certains, dont Pierre Loti, n'ont pas hésité à faire de lui un « mystique chrétien » -, alors qu'il ne se départit jamais d'une sensibilité républicaine et socialiste tout en pouvant, il est vrai, dans le recueil *Jésus*, démarquer très scrupuleusement l'Évangile. Une phrase, relevée au hasard dans *Diamant noir*, illustre son humanitarisme fraternel ;c'est à propos de Mlle Marthe, l'institutrice intrigante chargée de l'éducation de la jeune Nora que le romancier écrit: « Au fond des cœurs mystérieux, l'intérêt, la haine même quelquefois sont mêlés d'amour et de pitié. Rien n'est pur d'alliage, pas même le mal: il ne va pas sans quelque bien. ⁶ » Philosophie certes généreuse, mais qui n'apporte aucune garantie littéraire. Au contraire même, si l'on en croit Gide qui nous assurait dans son *Journal* que « c'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature. » Aicard, animé par des convictions humanistes et par une sincère piété chrétienne, aime à célébrer la vertu, celle des âmes nobles ou inspirées par Dieu. Et quand il écrit un *Don Juan*, c'est pour montrer le séducteur sévillan repentant et qui souffre:

« D'être un homme et de vivre, et de marcher toujours
Dans le cercle banal des vulgaires amours... »⁷

Pour faire bonne mesure dans la veine édifiante, le recueil suivant s'appellera *Jésus*.

L'autre façon de toucher les foules et de s'en faire aimer, est de leur parler un langage accessible, de leur offrir des intrigues linéaires, sans complication, de peindre des personnages sans nuance ni mystère, bref de cultiver ce que Calvet appelle « la simplicité de l'art ». Les romans d'Aicard, écrits avec habileté et souvent élégance, mais peut-être un peu vite (Antoine Albalat assure qu'il les rédigeait d'un seul jet, la plupart du temps dans son lit⁸), se contentent d'exploiter des situations éprouvées - mariage contrarié, rivalité amoureuse, malentendus dramatiques - et de mettre aux prises des héros au profil stéréotypé: enfants mal aimés, jeunes premiers beaux et innocents, grands bourgeois oisifs, femmes volages, gens du peuple humbles mais purs, tante affectueuse et tendre, étrangers malveillants, comme la bohémienne satanique de *Roi de Camargue*, ou l'allemand Gottfried de *Diamant noir* dont il dit avec beaucoup de sérieux: « Ses ridicules sont tudesques, mais ses vices n'ont point de patrie. ⁹ » On n'est pas très loin du ton et de l'esthétique du feuilleton populaire ou de ce que sera le roman-photo ou le « roman de gare », qu'on dévore avec facilité et qui conjugue conformisme idéologique et message moralisateur. Dans le même genre et vers la même époque, Gyp (de son vrai nom Sybille de Mirabeau), Delly (pseudonyme des frères Petitjean de la Rosière), Max du Veuzit et quelques autres se sont taillés de beaux triomphes de librairie. Alors qu'à quelques années de là, Proust puis Gide inventent le roman moderne. Même

⁵ *Ibid.*, p. 57.

⁶ *Diamant noir*.- Plon, 1931, p. 87.

⁷ *Don Juan*, « La Douleur », Prélude de l'Acte II.

⁸ Voir : Albalat, Antoine.- « Je me souviens de Jean Aicard », propos recueillis par Alain Bitossi, in : *Jean Aicard notre ami*, Editions valettoises, 2004, p. 12. Et encore cette phrase à propos de son écriture romanesque : « Aicard n'a jamais travaillé et ne s'en cachait pas. » (*Ibid.*).

⁹ *Diamant noir*, *op. cit.*, p. 104.

Maurin des Maures et sa suite, *L'illustre Maurin*, n'échappent pas aux principes de l'intrigue simplifiée, des péripéties à rebondissement, des personnages conventionnels. Par chance, cette « épopée du rire » est sauvée par le rythme, la verve, la truculence et l'invention d'un personnage devenu mythique, Maurin, prince des braconniers, roi de la galéjade, don Quichotte provençal irrésistible et rebelle. Le risque d'une littérature populaire est finalement symétrique de celui d'une littérature régionaliste: séduire sur l'instant le plus grand nombre, mais cesser de plaire quand les goûts changent et que la versatilité du public le conduit à se tourner vers de nouvelles valeurs.

Ces rapides analyses, qui mériteraient d'être approfondies, nous conduisent à proposer quelques éléments de conclusion quant au statut littéraire de notre auteur:

- Jean Aicard fut un véritable écrivain ;il en a le talent, l'éclectisme, la fécondité. On trouve dans son œuvre de belles réussites et quelques incontestables bonheurs d'écriture.
- Cette œuvre correspond aux canons esthétiques d'une époque et, à ce titre, a connu un réel succès public dont la récompense suprême fut l'admission au quai Conti.
- Mais cette œuvre est datée dans son inspiration et sa facture. Elle se développe sans risque, éloignée de toute véritable audace, ce qui en limite le rayonnement.
- La célébrité de Jean Aicard n'a pas survécu à sa disparition, comme il en est de centaines d'écrivains estimables, y compris d'académiciens – réalité douloureuse qui doit incliner à la modestie les champions de l'édition et les titulaires de fauteuil.
- Enfin, le plus grand titre de gloire de Jean Aicard, et le plus durable, est d'avoir été un des premiers et un des meilleurs à chanter la Provence. Ce qui justifie que notre région lui rende régulièrement hommage et milite pour préserver sa mémoire et diffuser son œuvre. Comme le font parfaitement *Les Amis de Jean Aicard* qu'il faut féliciter de s'attacher à entretenir la présence du créateur de *Maurin des Maures*, ce Maurin qui reste, malgré les années, et quelques complaisances, une des plus belles figures de la littérature et, de surcroît, le symbole joyeux de notre région.